

# N'y voir que du bleu

LA CHRONIQUE DE GÉOHISTOIRE DE **Christian Grataloup**

DANS **LA GÉOGRAPHIE** 2015/1 N° 1556 , PAGES 64 À 65

ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE**

ISSN 1964-9002

DOI 10.3917/geo.1556.0064

Date de mise en ligne : 10/03/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-geographie-2015-1-page-64?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Société de Géographie.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# N'y voir que du bleu

La chronique de géohistoire de Christian Grataloup



**E**n 1828, l'industriel lyonnais Jean-Baptiste Guimet met au point un bleu outremer synthétique qui coûte 2500 fois moins cher que l'ancien procédé obtenu par le broyage du lapis-lazuli. Grâce à cette invention exploitée par son entreprise, à l'origine du groupe chimique Péchiney, Guimet bâtit une fortune considérable, que son fils Émile, grand voyageur, investit largement en collections exotiques. L'époque est à l'orientalisme : Émile Guimet créa les musées qui portent son nom, à Lyon (dont les Confluences est le descendant), puis à Paris. Ainsi, une invention produisit la ruine de régions d'Asie centrale productrices de lapis-lazulis et la collecte de statues asiatiques.

Mais le bleu profond synthétique concurrença également la production de la principale source de teinture bleue pour les textiles au début du XIX<sup>e</sup> siècle : les plantations d'indigotiers (*indigofera tinctoria*). Cet arbuste tropical, cultivé depuis des millénaires en Inde, ce qui lui valut son nom, a suivi la diffusion de la canne à sucre. Une des fables du *Panchatantra*, recueil indien évoqué dans la précédente chronique, conte les mésaventures d'un chacal tombé dans une cuve d'indigo.

La culture de l'indigotier s'est d'abord lentement diffusée vers l'ouest de l'Ancien Monde jusqu'en Afrique occidentale. On a retrouvé des tissus ornés de dessins à l'indigo datant du XI<sup>e</sup> siècle dans des grottes des falaises de Bandiagara en pays Dogon. En 1828, René Caillé observe à Tombouctou la cueillette de feuilles d'indigotiers sauvages qui servaient à teindre les voiles des hommes bleus du Sahara. Les Européens l'introduisent aux Antilles dès le XVI<sup>e</sup> siècle et, au siècle suivant, cette culture connut une expansion considérable, particulièrement à Saint-Domingue. Ce boom de l'indigo ruina la production européenne de teinture bleue à partir d'une plante locale, le pastel, dont les principales régions de culture étaient le Lauragais et la Thuringe. Les teinturiers préférèrent l'indigo, dont la teneur en pigment était plus élevée.

Cependant, dès 1706, un premier bleu chimique amorce la concurrence de l'indigo, en tout cas pour les bleus les plus profonds : le bleu de Prusse, découvert dans le laboratoire de l'alchimiste berlinois Dippel. Il n'a cependant pas la richesse d'usages de l'indigo. Cette teinture naturelle n'est que partiellement remise en cause par l'invention de Guimet et ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à la suite de la découverte de la structure de l'indigotine par Adolf von Bayer en 1867, que la chimie triomphe. Aujourd'hui, c'est une synthèse chimique mise au point en 1935, la phtalocyanine, qui est à l'origine de la plupart des encres et des colorants bleus.

L'usage de ces bleus soutenus traverse non seulement l'histoire de la teinture, mais aussi celle de la peinture. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les peintres utilisent l'outremer à base de lapis-lazulis, ce qui fait du bleu une couleur particulièrement noble, associée surtout à la Vierge Marie (*Bleu. histoire d'une couleur*, de Michel Pastoureau, Le Seuil, 2000). Guimet, puis Bayer, contribuent à démocratiser l'art pictural. Les cioux tourmentés et les collines bleues des blés jaunes de Van Gogh doivent leur couleur à Guimet. Et, bien sûr, l'outremer n°1311 doté d'un liant particulier, déposé le 19 mai 1960 à l'Institut national de la propriété industrielle, est célèbre sous le nom d'IKB ou bleu Klein.



**Page 64 : L'indigotier.** D'après Francisco Manuel Blanco, *Flora de Filipinas*, 1880.

**Ci-dessus : Reconstitution du lâcher de 1001 ballons bleus, qualifié ultérieurement de « sculpture aérostatique » par Yves Klein.** C'est par ce lâcher que l'artiste avait, en mai 1957, annoncé son vernissage à la Galerie Iris Clert, inaugurant son époque bleue. Cette reconstitution, mise en scène en 2007 sur la Place Georges-Pompidou à l'occasion de la clôture d'une exposition consacrée à Yves Klein (2006-2007) par le Musée national d'Art Moderne, célébrait le cinquantenaire de l'événement. © Frédéric de Goldschmitt, 2007.